

Rayon Polar



Suite Noire



**Francis RENAUD, Lubna AZABAL, Yann TREGOUET
Julie-Marie PARMENTIER, Niels ARESTRUP, Christine CITTI
BLANC, Jackie BERROYER, Philippe DUQUESNE
Aïssa MAÏGA, Samir GUESMI
Antoine CHAPPEY, Léo GRANDPERRET, Maryline CANTO, Agnès SORAL
YSAE, Gérard MEYLAN, Sarah BIASINI
Clément HERVIEU-LEGER, Pascal BONGARD, Yves VERHOEVEN
Laurent STOCKER, Clotilde HESME, Léa DRUCKER, Michel AUMONT**

**Orso MIRET
Emmanuelle BERCOT
Laurent BOUHNİK
Dominique CABRERA
Patrick GRANDPERRET
Brigitte ROÜAN
Guillaume NICLOUX
Claire DEVERS**

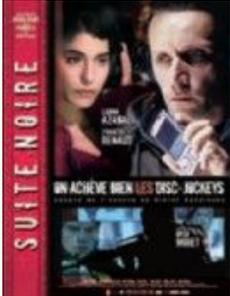


Cet été (2009), la télévision de service public souhaitait rompre avec la tradition séculaire des sagas estivales. Exit les drames de famille nombreuse, riche et côtière… Mais pour autant France 2, naguère connue sous le nom d’Antenne 2, n’envisageait pas de renoncer pas à sa mission. Et c’est ainsi, qu’en association avec Arte et TV5, elle se tourna vers « Suite Noire », la célébre collection que dirige Jean-Bernard Pouy , collection qui se veut une sorte de suite à la mythique « Série Noire ». Ceci fait, elle fit appel à des réalisateurs aussi divers que Orso Miret, Emmanuelle Bercot, Laurent Bouhnik, Dominique Cabrera, Patrick Grandperret, Brigitte Roüan, Guillaume Nicloux, Claire Devers Huit polars plus huit réalisateurs… Le résultat devait être huit téléfilms d’une heure, diffusés chaque dimanche en « prime time ». Et le résultat fut huit téléfilms d’une heure, diffusés chaque dimanche à 22h50. Comment expliquer ce glissement horaire, cette sorte de déprogrammation ? Par le simple fait que de projet, les téléfilms étaient devenus réels, avec leurs images, leur ton, leur cruété, leur noirceur, leur morale immorale, en un mot leur vision sans concession sur la société. La plaquette « publicitaire » portant le logo de « France 2 » précisait que ces huit téléfilms c’estétait comme « un petit noir bien serré ». « Un petit noir bien serré » ! Mieux vaut le servir aux insomniaques. Cinq questions à Jean-Bernard Pouy Apres avoir créé le personnage Gabriel Lecouvreur, dit Le Poulpe, et d’autres personnages, vous avez lancé la collection de Suite noire aux Editions La Branche. Certes le principe en est différent puisqu’il n’y a pas ici de personnage récurrent, mais plutôt la référence à une collection mythique. Pourtant il s’agit là encore d’une aventure collective. Pouvez vous nous en dire plus et surtout nous « expliquer » cette attirance, qui semble la votre, pour le collectif? Jean-Bernard Pouy : C’est très simple. La solidité, malgré les attaques, malgré les regards hautains du monde littéraire, de la galaxie polar, est due principalement au réseau agissant, énervé, fidéle des auteurs, éditeurs et amateurs de la littérature populaire, policiére ou pas, et « noire » surtout. Donc, il est évident que ce milieu réagit le plus souvent collectivement. C’est toujours à plusieurs que l’on organise les ripostes les plus prégnantes. La télévision a adapté une série des romans de Suite Noire. Comment a eu lieu cette rencontre? Jean-Bernard Pouy : Très naturellement. Une responsable de programme, qui cherchait de quoi emplir une case, nous a contactés. Et comme, depuis le début, nous étions prêts (l’éditeur est aussi producteur), les événements ont été très rapides et simples. Et pourquoi avoir choisi ces huit romans plutôt que d'autres? Jean-Bernard Pouy : Nous avons choisi les

réalisateurs (tous venant du cinéma) et, eux, ont fait, leur tour, leur choix parmi les cinq ou six romans qu'on leur a confiés, comme ça, par intuition. Etes-vous, vous ou les auteurs dont les romans sont portés au petit écran, intervenu sur ces adaptations, sur le choix des acteurs etc.? Jean-Bernard Pouy : Perso, je ne suis pas intervenu. Je faisais simplement partie d'un comité de lecture (4 personnes) qui faisait en sorte que le sel des écrits reste dans les adaptations. Pas question, pour nous, de laisser affadir les romans noirs que nous avons écrits. Ce comité était là aussi pour tenter d'amener une unité de ton et de qualité. Vous jouez l'acteur dans quatre de ces films... pourquoi? Jean-Bernard Pouy : Trois seulement. Pas pour faire mon Hitchcock. C'est par amitié et amusement. Je ne suis pas acteur. Mais plutôt figurant rigolo, en contre-emploi. Pensez-vous que Suite Noire marque le renouveau des séries télévisées ? Jean-Bernard Pouy : Renouveau... Ce n'est pas gagné. Les films ont eu une couverture médiatique exceptionnelle. Ça n'a pas suffi. Rangé dans une case suicide (le dimanche, 23H, l'après-midi), nous avons écrit, malgré l'humour noir latent des téléfilms, abandonnés. Et, apparemment, la série s'arrête. Il faudra attendre la diffusion par Arte l'année prochaine, pour tenter d'avoir une autre visibilité. Mais le combat continue.

Par l a

Le 2009-09-28



On achève bien les disc-jockeys



Avec Francis Renaud, Lubna Azabal, Yann Tregouët, Jean-Quentin Chatelain, Chad Chenouga, Yann Goven, Alain Figlarz, Muriel Solvay

Réalisation : Orso Miret

On ne dîne pas avec le diable, même avec une longue cuillère. Quand Manu est recruté par des flics tordus pour infiltrer une radio libertaire et remonter la piste d'un gang de braqueurs particulièrement dangereux, il met le doigt dans un engrenage qui va le happer tout entier. Surtout quand la piste passe par l'animatrice d'une émission destinée aux taulards et que Manu en tombe amoureux. Pas si simple d'être une balance, même quand c'est pour l'amour d'un fils.

<hr>

Orso Miret : C'est un film personnel, parce que j'ai eu la totale liberté de choix du roman à adapter. Il y avait quelque chose dans ce personnage, autour de la trahison et au-delà de la trahison, sur la solitude qui me touchait. Cela rejoignait l'univers de mes films précédents. Ce n'était pas un hasard tout ça, je creuse le même sillon.

J'ai choisi le livre de Didier parce que la noirceur était dans le côté : tous niqués à la fin... Y'avait pas les bons et les méchants. Y'avait que des victimes, ou... que des salauds... On va dire que des victimes... J'ai trouvé ça assez fascinant. Un côté machine infernale et une façon de montrer que la liberté, c'est une capacité de rester maître de son destin. Ce qui est très fragile. Il faut faire attention à ses choix parce qu'ils sont lourds de conséquences.

Et puis je me suis attaché à la figure du traître. Pour le cinéma a fortiori, avoir un acteur qui joue un personnage qui joue un rôle, c'est une mise en abyme permanente... On se pose toujours la question : quand est-ce qu'il joue ? Quand est-ce qu'il ne joue pas ?

Je n'avais jamais utilisé d'effets spéciaux. La vie et la fiction, ce n'est pas la même chose. Même s'il est parfois difficile de faire la distinction. La mort d'un homme réel c'est une catastrophe, même celle d'un salaud. Dans le polar, ça tombe comme des mouches, les réalisateurs en ont usé, abusé. Et il faut accepter que ce soit du spectacle, c'est du genre, et il faut passer au-delà, sinon on ne peut pas faire un polar. La mort, il faut qu'elle soit dure, il faut qu'elle soit froide...

C'est aussi la première fois que je filmais une scène d'amour...

Faire un film de genre m'a peut-être permis ça : me libérer de beaucoup d'inhibitions liées à la représentation, que ce soit celle de la violence mais aussi celle du sexe.

Dossier de presse



Tirez sur le caviste



Avec Julie-Marie Parmentier, Niels Arestrup, Christine Ciitti, Pierre-Félix Gravière, Pierre Berriau, Lise Lamétrie, Jean-Bernard Pouy

Réalisation : Emmanuelle Bercot

Rencontre improbable entre un vigneron fou de gastronomie et une jeune fille marginale et rebelle qu'il engage comme cuisinière. Confrontation de deux monstres, dont chacun ignore ce que dissimule l'autre... Tandis qu'avec sa copine, elle essaie de financer un restaurant en faisant des casses, lui se débarrasse de sa femme qui rate un céleri rémoulade.

À travers les vignes de Monbazillac, se met en place un jeu de chat et de souris où, sous le regard d'un ouvrier agricole un peu benêt, de scènes de gastronomie en scènes de meurtres, le jeu sera souvent incertain.

<hr>

Emmanuelle Bercot : Je ne sais pas ce que c'est que l'humour noir. Mais une histoire qui commence par un mec qui tue sa femme pour un céleri rémoulade raté, cela me semblait ce que l'on peut faire de mieux dans le genre.

La construction en deux parties, c'est-à-dire la même histoire racontée sous deux points de vue, je me suis dit d'emblée que pour la mise en scène, ça devait être quelque chose de vraiment très ludique, passionnant.

Pour moi, l'ancrage réaliste, c'est capital. Il ne faut pas que ce soit gratuit. La dimension sociale, je n'accepte pas qu'elle soit absente de mes films.

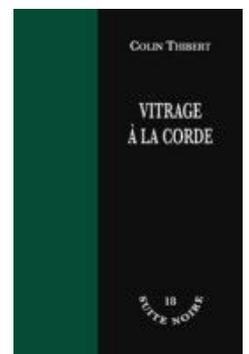
Le sexe, il est partout, non ? En l'occurrence, chez Gérard, les espèces d'extases qu'il a en goûtant par exemple des coquilles Saint-Jacques, c'est comme des orgasmes. Gérard et Vanessa jouissent en mangeant et Aline jouit en tuant. Elle est fatiguée après avoir tué comme elle le serait après l'amour.

Julie-Marie, c'était une évidence. Avec elle, j'ai eu un vrai plaisir de direction d'acteur. Je savais qu'avec Julie-Marie, et notamment en trouvant des moments de basculement, où elle laisse affleurer sa vulnérabilité, ce serait très beau et c'est ça qui fait que l'on adore cette petite. Une autre actrice n'aurait peut-être pas pu rendre ce personnage si attachant.

Dossier de presse



Vitrage à la corde



Avec Manuel Blanc, Jackie Berroyer, Philippe Dusquesne, Jean-François Gallotte, Karole Rocher, Bibi Nacéri, Marie Lona Vaconsin, Moon Dailly, Michel Muller, Tom Novembre

Réalisation : Laurent Bouhnik

Des sept péchés capitaux, aucun ne condamne le travail. Il n'y a aucun interdit dans les dix commandements concernant le boulot. Et pourtant « Tu ne tueras point » est dans le listing. Mais comme le dit Gabriel, il faut parfois donner du sien pour arriver à ses fins. D'accord, Gabriel n'est pas un ange. C'est même un type sacrément buté, prêt à toute extrémité pour garder son joli train de vie. À la suite d'un malheureux accident de voiture où une jeune femme périt brûlée vive, Gabriel se débat pour éviter qu'on ne l'accuse du forfait. Manque de chance, à chaque fois qu'il essaye de bien agir, il faut que les événements se chargent de lui fourguer un cadavre. À force, il sympathise avec la mort, il s'en fait une bonne copine. Et depuis, Gabriel récidive, il trucidé à tour de bras. Il n'est pas avare dans l'effort pour garder sa dulcinée, et éviter un long séjour à l'ombre. Mais un flic à la patte folle traîne constamment dans ses jambes et semble bien décidé à le coincer. Pour peu qu'un tueur en série se mêle de la partie, et le pauvre Gabriel va se sentir passablement dépassé par ce qui risque d'arriver.

<hr>

Laurent Bouhnik : Gabriel n'est pas un ange, on peut même dire que c'est un monstre. Il est pourtant tellement humain. Il tue, zigouille, assassine avec conviction sans doute, mais sans méchanceté. Il élimine seulement ceux et celles qui viendront mettre en danger le confort qu'il a eu tant de peine à acquérir. Il faut le comprendre, il a tellement travaillé pour « réussir »...

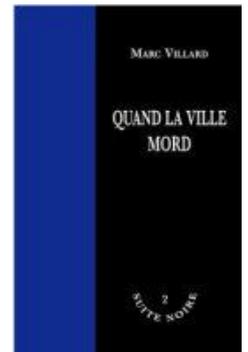
Le film de série noire est un genre mineur dit-on. Pourtant, ce film permet, de façon ludique peut-être, de poser les questions nécessaires à la bonne santé d'une société qui devient de plus en plus insensée au vu des dérèglements financiers qui ébranlent, jour après jour, son équilibre fragile.

Jusqu'à quelles extrémités iriez-vous pour garder tout ce que vous avez si durement acquis ?

Dossier de presse



Quand la ville mord



Avec Aïssa Maïga, Samir Guesmi, Laurentine Milebo, Alain Dzukam-Simo, Assane Seck, Djeneba Kone, Gérald Papasian, Kadi Diarra

Réalisation : Dominique Cabrera

Sara, une jeune Congolaise, débarque à Roissy. Elle arrive de Brazza avec Zinasa cousine. Sara est une artiste en herbe, elle peint, elle dessine. Elle révère Jean-Michel Basquiat, premier peintre noir mondialement célèbre.

Trois mois plus tard... Trois mois passés sur un grabat à enchaîner les passes pour le bénéfice d'Omar et Brigitte. Sara va trouver Tramson, un ancien éducateur de rue. Il lui promet de l'aider à sortir de là quand elle aura tout remboursé. Il est un peu amoureux d'elle, elle l'aime bien. Le jour de Noël, Sara trouve sa cousine morte, leurs économies envolées. Omar l'a tabassée à mort. Sara explose. Elle le piste armée d'un tournevis aiguisé comme un poinçon et le tue d'un coup en plein coeur.

Mais Brigitte l'a vue et met sa tête à prix. Avec l'aide de Tramson, Sara trouve refuge dans un squat d'artistes.

Mais les hommes de main de Brigitte la pistent.

<hr>

Dominique Cabrera : C'est l'histoire d'une désillusion. Mais ce n'est pas seulement l'histoire de Sara, c'est l'histoire de beaucoup de femmes et d'hommes qui arrivent en France et qui vivent une désillusion. Il me semble que le film est vraiment porté par le mouvement profond du livre : un mouvement d'émancipation, de libération.

Montreuil, c'est une ville très belle dans sa rudesse, dans sa cruidité, j'ai souvent rêvé à des histoires sur les passants, sur les cafés. Ce que j'ai filmé, ce n'est pas un documentaire sur la prostitution à Montreuil. C'est vraiment un film noir.

Ce que j'ai préféré filmer, ce sont les meurtres, ce sont des actes qui sont à la fois des chorégraphies et du théâtre, c'est encore là qu'il y a le plus de représentation. Dans la manière dont je les filme, je crée un écho entre le meurtre et la peinture. La peinture a beaucoup d'importance dans le film. On a choisi des toiles de Basquiat et on a essayé de créer des correspondances entre les costumes, les fonds, les couleurs, les traits. Je crois que vraiment ça innerve complètement le film.

Dossier de presse



La musique de papa



Un film de Patrick Grandperret

avec Antoine CHAPPEY, Léo GRANDPERRET, Marilynne CANTO, Agnès SORAL, Florence THOMASSIN, Eric DEFOSSE, Yarol POUPAUD, Jean-Bernard POUY

Quand un fils échappe à tout contrôle, faisant payer à une mère psychorigide et un père producteur de musique dans la débîne, une séparation qui l'a mis en danger, que lui reste-t-il pour laisser passer la sainte et belle fureur de l'adolescence ? Comme toujours : le rock'n roll, « qui brûle les graisses superflues, celles qui asphyxient le cerveau. »

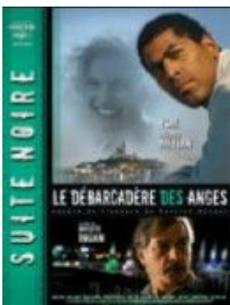
Passion commune du père et du fils. Le père reprend alors espoir, même s'il sait à l'avance que cette musique se joue obligatoirement avec l'énergie du désespoir. Accompagné de sa maîtresse pourvoyeuse de médicaments et d'une attachée de presse un peu foldingue, il replonge dans l'univers des studios du temps de sa splendeur et des concerts survoltés. Les liens du fils et du père vont alors se nouer et se tendre sous le signe de la noirceur.

<hr>

Patrick Grandperret : Je n'ai pas choisi le livre, c'est lui qui m'a choisi. Ce que j'avais vécu, il y a vingt ans, et ce que je vivais avec mon fiston à ce moment-là, c'était exactement le bouquin.

C'est une anti-tragédie. Ça n'est pas le destin de ce môme de finir comme il finit, ni de ce père de subir ce qu'il va subir. C'est un malheureux concours de circonstances. Le mec est pris dans la spirale des dettes. C'était exactement ça, l'engrenage. C'est le mauvais timing, tu rentres là-dedans et tu es laminé.

Antoine Chappey avait tourné dans Mona et moi, mon premier film. Et là, j'étais vraiment très, très heureux de le retrouver. Lui aussi a un fils qui fait du rock et on s'est retrouvés avec plein d'émotions. Humainement, c'était un tournage vraiment super, et pour moi, très émouvant... Quand je tourne, c'est moi qui porte la caméra. Ce n'est pas pour gagner du temps mais, c'est une proximité plus sensuelle. Et plus rock'n roll, je trouve.



Le débarcadère des anges



De Brigitte Roïan

avec YSAE, Gérard MEYLAN, Sarah BIASINI, Maeva PASQUALI, Sofiane BELMOUDEN, Christophe CAROTENUTO, Pascal FARRE, Sonia PINTOR I FONT, Roland MUNTER, Julien PILLET, François MORANA, Jean-Marie JUAN

Pour sa première enquête, Corbucci, détective privé d'origine corse et ivoirienne, n'a pas choisi la facilité ni fait dans la dentelle. Pour les beaux yeux d'une blonde genevoise craquante, il s'en prend à une combine monstrueuse mise en place par le réseau des toutes-puissantes cliniques de chirurgie esthétique de Marseille. Officines cyniques arrosant rien moins que la police, les politiques et les mafieux. Ce qui fait, pour un début dans la profession, beaucoup d'ennemis à la fois. Heureusement un vieux flic pas corrompu le suit à la trace, et réussit tout juste à négocier une sortie de crise. Il ne sera que roué de coups...

<hr>

Brigitte Roïan : Je ne connaissais rien au polar mais ça m'amuse que le personnage principal soit un détective. C'est sa première enquête. Elle se déroule pour le compte d'une jeune femme que j'ai voulue blonde, hitchcockienne. Ce n'est pas une histoire d'arnaque, c'est juste l'histoire d'un ami qui propose à un autre ami une sale affaire. Sans lui dire qu'elle est sale, en disant juste que c'est un peu compliqué. Le flic arrive toujours avec un train de retard, on pourrait croire que c'est un mauvais flic.

Mais en même temps, est-ce qu'il ne lui laisse pas le temps de faire ses preuves ? Est-ce que ce n'est pas pédagogique ?

Je ne voulais pas d'une voix off, d'un personnage qui réfléchisse tout haut. Et c'est comme ça qu'on a eu l'idée de ce père décédé qui parle avec son fils. La voix du père est venue à la place de la voix intérieure dans le livre. Dans tous mes films, il y a des choses bizarres ! C'est en ça, peut-être, que le film me ressemble.



La reine des connes



Un film de Guillaume Nicloux

avec Clément HERVIEU-LÉGER, Yves VERHOEVEN, Pascal BONGARD, Nicolas JOUHET, Hélène ALEXANDRIDIS, Pascal BONITZER, Katia GOLUBEVA, Sophie CATTANI, Garance CLAVEL, Pierre TRIVIDIC, Luc SCHWARZ, Sophia BOHEME, Jean-Bernard POUY, Julien PREVOST, Mathias LALIBERTE

La première fois qu'Emmanuel(le) Cyprien a sauté dans le vide, il avait 7 ans. La seconde fois, c'était il y a quelques secondes... pas vraiment un suicide ce coup-ci mais encore un ratage... conséquence pathétique d'une malchance qui s'acharnait contre lui depuis toujours. Tout ça parce qu'il voulait changer de sexe ! Pourtant, une fois en fille la chance aurait pu tourner, et l'occasion paraissait bonne, un coup facile...

Au revoir la dépendance aux parents bourgeois et coincés !

Grâce à son amoureux de coeur et à ses amis, il allait pouvoir doubler son capital, se payer l'aller retour à Bangkok, s'offrir la pénectomie et le remodelage du fessier ! Quoique, en matière de saut comme ailleurs, jamais deux sans trois !

<hr>

Guillaume Nicloux : C'est Jean-Bernard Pouy qui m'a donné l'envie d'adapter un roman de la collection Suite Noire. J'avais porté à l'écran Le Poulpe et rencontré Jean-Bernard à cette occasion. J'ai été séduit par l'univers et par le personnage.

Je ne voulais pas faire un film sur un transsexuel, je voulais faire un film noir dont le personnage principal est un transsexuel. Le monde des transgenres n'ayant à ma connaissance jamais été traité dans le téléfilm noir, il était intéressant de soigner le cadre atmosphérique en l'éloignant des clichés. L'ambiguïté sexuelle, je l'ai abordée sans vice.

Le ton du film s'est imposé de lui-même à travers les comédiens et les décors. Je voulais rester très libre et laisser l'histoire se développer à travers les rencontres que sa fabrication allait me faire faire. C'est la liberté de l'expérimentation d'une mise en scène

autour d'un récit balisé et codifié qui m'a guidé.



Envoyez la fracture



Un film de Claire Devers

avec Laurent STOCKER, Clotilde HESME Léa DRUCKER, Michel AUMONT, Judith CHEMLA, Dominique REYMOND, Emeline BAYART, Annick ROUX, Hervé PIERRE, Stéphane GAILLARD, Babacar M'BAYE FALL, Jocelyne DESVERCHERE

Même une innocente et rassurante marmite risque d'exploser, si on laisse le feu dessous. Ce même feu qui chauffe peu à peu les fondements d'Ambroise Fridelance, illustrateur raté, spécialisé dans les couvertures de romans à deux sous, gentil, sérieux et pusillanime jeune homme, affublé d'une épouse pragmatique et d'un employeur indélicat. Ambroise qui pense se remettre à flots en vendant un familial mais inestimable tabouret design et qui met le doigt dans l'engrenage des ventes aux enchères. Pas que le doigt ! Dans les milieux des marchands d'Art, du bondage SM aux maléfices africains, sa vengeance sera terrible... Et à propos de feu, celui de l'enfer n'est pas loin...

<hr>

Claire Devers : Je savais qu'en prenant ce personnage qui croule sous les factures, qui ne s'en sort pas, je pourrais m'amuser. Je n'avais pas envie de faire un polar avec des flics, des voyous, des méchants. Ce qui me plaisait aussi dans Envoyez la fracture, c'est qu'il n'y a en fait pas d'arnaque : il s'agit d'une vraie descente aux enfers mais dans une totale légalité.

Il y a des scènes où il faut hurler, des scènes où il faut pleurer, des scènes qu'il faut attaquer d'emblée dans des situations émotionnelles fortes. C'est ce que j'ai travaillé avec les acteurs avant le tournage.

Quand je travaille avec un acteur, je le lui dis tout de suite : ton personnage sera toujours plus important que toi pour moi. Et tous jouent de cette manière-là. Du coup ils prennent un pied fou à jouer le personnage. Ça c'est jubilatoire.

Nos personnages sont d'une cruauté incroyable. J'aime bien rire de choses tragiques. La scène du feu par exemple, quand Laurent pète un câble, est en transe, en extase, alors que Judith Chemla hurle sa douleur sur le cadavre de son père, moi j'aime bien ça. Dès qu'on désamorçe le pathos, je trouve qu'on peut dire des choses encore plus horribles. Oui, ça permet plus d'horreur.

Dossier de presse